Ami du Clergé du 10 août 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur la Morale. — XXI. Les péchés contre la foi, 481.
Pour la fête de S. Mammès. — I. Témoignage à rendre à la foi, 483. — II. Amour du prochain et amour de Dieu, 486.
Pour la fête de S. Loup ou S. Leu. — Sa vie et son culte, 487.
Pour la fête de la Nativité. — I. Sur le nom de Marie, 488. — II. Sur l'humilité, 490. — Reddition de l'Image de la Nativité, 492.
Pour la fête de S. Gorgon. — Sa vie et son martyre, 492.
Sermons d'Adoration perpétuelle. — I. Le mystère de foi, 494.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXI

LES PÉCHÉS CONTRE LA FOI

Mes frères,

La foi, vertu surnaturelle, qui nous porte à croire fermement toutes les vérités révélées de Dieu et enseignées en son nom par l'Eglise, est nécessaire, ainsi que nous l'avons dit dans notre dernière instruction. Aujourd'hui nous allons traiter des péchés qui peuvent être commis contre elle, et qui sont ou des péchés d'*omission*, ou des péchés de « commission », c'est-à-dire d'*action*.

I. — *Péchés d'omission*

Nous croyons devoir les grouper sous trois chefs : l'indifférence, le respect humain, l'infidélité.

A) L'INDIFFÉRENCE. — On pèche, lorsqu'on néglige d'étudier les principales vérités imposées par l'Eglise à notre croyance. La foi qui n'est pas éclairée par une sérieuse instruction religieuse n'a pas d'influence sur la vie et ne résiste pas aux objections et aux attaques de l'incrédulité. Elle trouve même souvent, dans des notions fausses ou imparfaites, des obstacles devant lesquels elle succombe. Combien de catholiques attribuent à l'enseignement de l'Eglise ce qu'elle n'enseigne pas ! Combien regardent comme des dogmes de foi des opinions absolument libres que l'Eglise n'a jamais imposées ! Combien entendent les dogmes catholiques dans un sens qui n'est pas exact et se laissent déconcerter par des objections mille fois réfutées ! Une foi qui est ainsi enveloppée de ténèbres, qui repose sur de telles erreurs, succombera devant les premières attaques et ne peut être active et puissante. Peu à peu on s'habitue à cette indifférence qui s'érige en système, on prétend que toutes les religions sont bonnes et on laisse la sienne de côté.

On oublie que la foi doit être pratique, qu'elle doit se manifester par les œuvres, par la vie tout entière. Le chrétien, le juste doit vivre de la foi. Autrement, il y aurait contradiction entre la foi et la vie du chrétien. Et cette contradiction est une très grave faute et entraîne avec elle une multitude d'autres fautes. L'indifférence pratique est un mépris de la foi, de la parole et de l'autorité de Dieu. Elle expose à abandonner la foi, car elle est incapable de générosité et de sacrifices, incapable de résister aux tentations. La religion n'est pas une théorie; elle est essentiellement pratique.

« Je crains moins pour un temple les furieux qui veulent le démolir que les fidèles qui ne songent guère qu'à leur potage, en présence de ce danger. Ceux-là détruisent vraiment l'Eglise qui ne lui font pas un rempart de leur corps, qui ne se font pas massacrer sur ses marches, pour la moindre de ses prérogatives. Jadis les parents chrétiens, plutôt que d'abjurer, vouaient leurs enfants à la misère et les voyaient, d'un œil ferme, massacrer sous leurs yeux. Aujourd'hui on s'expose plus volontiers à leur voir perdre la foi, qu'à leur voir manquer le diplôme... On appelle cela songer à leur *avenir*. Le mot dit tout. Quand on était chrétien, l'avenir était au ciel; il n'y est plus; il est ici, dans l'administration, dans les boutiques, dans les négoces, dans les affaires, dans la boue ; et pour y arriver, on marche d'abord sur le crucifix. Il n'y a plus de chrétiens, car il n'y a plus de foi. S'il y avait de la foi, on saurait qu'avec tant de lâchetés on expose son âme, et on verrait ce que nous ne voyons pas : des hommes. »

B) LE RESPECT HUMAIN. — Le grand obstacle à l'accomplissement du devoir de manifester sa foi est le respect humain, cette crainte lâche qui nous empêche de pratiquer, de professer notre foi.

Celui qui se laisse dominer par le respect humain est un traître, un esclave, un lâche.

Un traître. Il trahit sa foi et sa conscience, qui lui dit : « Le devoir est dans l'accomplissement de la loi de Dieu, dans l'énergie et la vaillance. »

Il trahit l'Eglise catholique et ses frères; il abandonne les causes qu'il croyait et qu'il croit encore grandes et sacrées, pour s'unir à ceux qui les combattent. En somme, il passe à l'ennemi.

Un esclave. « Il n'y a pas de caractère plus manifeste de la servitude, a dit S. Ambroise *(De Joseph,* c. IV), que de craindre toujours. » Cet esclavage est pire que l'autre. L'esclave courbé dans ses chaînes peut conserver l'indépendance de son âme et la dignité de sa vie ; la victime du respect humain qui abandonne ses convictions et qui trahit son devoir souille son âme et sa vie. L'esclave n'a pas rivé ses fers et ce n'est pas volontairement qu'il est courbé sous la force qui l'opprime, il ne dépend pas de lui d'échapper à la servitude et de reconquérir sa liberté. Tandis que c'est volontairement, de plein gré, que la servitude du respect humain est acceptée. C'est volontairement, de plein gré, que cette servitude continue à peser ; il suffirait d'un mouvement généreux, d'un acte de courage, d'un noble élan, pour briser ces chaînes, pour reconquérir la liberté, et, avec elle, la dignité de l'homme et du chrétien.

Un lâche. Celui qui a du respect humain a peur. Et pourtant, dans le travail, il apporte toute son énergie ; dans la question de ses intérêts matériels, il ne recule devant aucun effort. Peut-être est-il un héros, qui, pendant la grande guerre, a bravé la mitraille et la mort ? Et ce travailleur, ce héros n'osent pas pratiquer leur foi, n'osent pas s'acquitter du devoir pascal ou du devoir dominical, font chorus avec ceux qui bafouent les principes augustes de notre foi, méprisent l'Eglise, calomnient le sacerdoce, parce qu'ils ont peur. Et peur de quoi ? d'un quolibet, d'une plaisanterie, d'un sourire, d'une menace ! Et

peur de qui ? d'hommes sans valeur, souvent sans morale et sans honnêteté, ou de gens qui abusent de leur pouvoir, d'hommes souvent méprisables et méprisés.

Et l'on voit, triste spectacle, des populations intelligentes, laborieuses, tenant par le fond de leur cœur aux traditions chrétiennes, se laisser entraîner, dominer et asservir par des hommes nouveaux qui s'établissent dans un village, dans une ville et dont le passé n'est pas toujours sans ombres et sans taches. Et la faiblesse ou l'inertie de ces populations augmente souvent en raison de l'audace de ces singuliers envahisseurs.

Allons, chrétiens, défendez vos droits, votre honneur, votre liberté, la dignité de votre personnalité devant ceux qui voudraient faire de vous des apostats et des esclaves! Soyez fidèles à vos convictions et à vos pratiques religieuses. Souvenez-vous de l'exhortation que S. Paul adressait aux premiers chrétiens : « Veillez, tenez-vous debout et inébranlables dans la foi ; agissez avec vaillance et soyez forts ! » (I Cor., XVI, 13).

« C'est une des plus grandes plaies de notre époque, disait déjà Guizot, que trop peu d'hommes conservent assez de fermeté d'esprit et de caractère pour penser librement et agir comme ils pensent. L'indépendance intellectuelle et morale des individus disparaît sous le poids des événements, dans la foule des clameurs ou des désirs populaires ; et dans cet asservissement général des pensées et des actions, il n'y a plus d'esprit juste ni d'esprit faux, plus de prévoyant ni de téméraire, plus de chefs ni de soldats. Tous cèdent à la pression, s'inclinent sous le même vent... » *(Mémoires*, t. I, p. 204).

A la même époque, Montalembert se plaignait avec indignation de l'indifférence, de l'inertie, de l'égoïsme d'un grand nombre de catholiques et il écrivait : « Lorsque j'ai établi, il y a deux ans, une distinction, qui est devenue un lieu commun, entre les fils des croisés et les fils de Voltaire, j'oubliais une troisième catégorie, celle des fils de Pilate. C'est une antique et nombreuse lignée ; j'ai eu trop de fois l'occasion de la rencontrer sur mon chemin pour qu'il ne me soit pas permis de réparer cette omission... » *(Le devoir des catholiques dans les Elections)*.

Ce tableau n'est-il pas aujourd'hui de la plus saisissante et navrante actualité ?

C) L'INFIDÉLITÉ. — C'est l'état de ceux qui ne sont pas baptisés et ne croient pas en J.-C. ; tels les juifs, les mahométans, les païens.

Notre-Seigneur a pourtant dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les... » Mais, en fait, beaucoup d'infidèles n'ont jamais entendu parler de la foi catholique, ou n'en ont pas compris la vérité ni l'obligation. Ils ne sont pas coupables ; pour eux l'infidélité est purement négative.

Mais ils seraient coupables, si, comprenant que la vérité et le salut se trouvent dans la foi catholique, ils refusaient sciemment et volontairement de s'instruire ou négligeaient de le faire.

Tels sont les péchés d'*omission* à l'égard de la foi : l'indifférence, le respect humain, l'infidélité.

II. — *Péchés d'action*

Voyons maintenant quels sont les péchés *d'action*. Les uns font officiellement cesser d'être catholiques, les autres ne font pas perdre la qualité de catholiques.

1° *Les péchés d'action qui font officiellement cesser d'être catholiques sont l'*HÉRÉSIE *et l'*APOSTASIE.

A) L'HÉRÉSIE. — Le mot *hérésie* vient d'un terme grec qui signifie *choix*. L'hérétique fait un choix, un tri parmi les vérités de la foi catholique ; il en admet, il en rejette. Mais la foi doit être *universelle*, de telle sorte que celui qui rejette une vérité de la foi suffisamment proposée par l'Église ou qui en doute, ne peut avoir la foi à aucune vérité. Ce qui lui fait défaut, c'est le motif essentiel de la foi. Il ne peut prétendre avoir foi aux autres vérités, parce que s'il les admet, c'est parce qu'il le veut bien et non à cause de l'autorité infaillible de l'Eglise et de Dieu, car il devrait admettre cette autorité partout et toujours.

« Il est manifeste, dit S. Thomas, que celui qui est attaché à la doctrine de l'Eglise comme à une règle infaillible adhère à tout ce que l'Eglise enseigne, car si, de ce qu'elle enseigne, il accepte ce qui lui plaît et n'accepte pas ce qui ne lui plaît pas, il n'est pas attaché à la doctrine de l'Eglise comme à une règle infaillible, mais à une volonté propre. Donc, il est manifeste que celui qui est hérétique sur une seule vérité n'a pas la foi sur les autres vérités, mais une certaine opinion selon sa propre volonté. » *(Sum. theol.*, 2^{a}-2^{ae}, q. 5, art. 3).

En tout, la vérité est une, et l'erreur est multiple, comme il n'y a qu'une manière d'être bien portant et qu'il y en a mille d'être malade.

Lorsque l'hérésie est volontaire, lorsqu'on refuse de croire à des vérités que l'on sait, de source certaine, être imposées à notre croyance par l'Eglise, on est gravement coupable. Le péché formel d'hérésie est le plus grave, après la haine de Dieu, car il implique un mépris de l'autorité divine. Aussi, quand il se manifeste extérieurement, il est d'ordinaire frappé d'excommunication.

Il n'en est pas de même, lorsque des hérétiques sont de bonne foi, regardent comme vraie une croyance qui est fausse, croyance dans laquelle ils ont été élevés. Ils ne sont pas coupables du péché d'hérésie. Le cardinal Newman, anglican converti, n'avait, disait-il, jamais « péché contre la lumière ». A un prêtre qui s'étonnait qu'un érudit pût croire de bonne foi à la vérité de l'anglicanisme, le cardinal Manning, lui aussi converti, déclarait :

« Vous êtes dans une profonde erreur. Ce n'est qu'après beaucoup de temps, de prière et d'étude que nombre d'esprits les meilleurs et les mieux doués, mais nés dans l'hérésie, parviennent à comprendre que leur Eglise n'est pas la véritable. Quand vous proposez à quelqu'un, même fort intelligent, une énigme dont vous-même avez la solution, vous êtes étonné de voir votre interlocuteur hésiter, chercher et ne pas trouver une solution qui vous paraît à vous-même d'une enfantine simplicité. Donnez-lui l'explication cherchée : lui-même s'étonnera de ne pas l'avoir trouvée tout de suite. Ainsi en est-il de l'hérétique le plus instruit et de la meilleure foi : il peut étudier, prier longtemps sans être éclairé, et ce n'est qu'à un certain moment marqué par la grâce qu'il découvre la vérité et qu'il s'étonne de ne pas l'avoir reconnue plus tôt [1]. »

B) L'APOSTASIE. — Suivant son étymologie, l'apostasie est la séparation, la séparation du catholicisme de la part de quelqu'un qui a été baptisé et repousse non pas quelques-unes des vérités de la foi, mais la foi tout entière.

[1] Abbé de Broglie, *Les fondements intellectuels de la foi*, p. 225.

Elle diffère donc de l'*infidélité*. L'infidèle n'a jamais appartenu à l'Eglise, n'a pas été baptisé, tandis que l'apostat en faisait partie, mais a déserté.

Elle diffère aussi de l'*hérésie*, parce qu'elle rejette en bloc tous les articles de la foi catholique, alors que l'hérésie n'en répudie que quelques-uns, qu'elle trie à son gré.

Sont apostats ceux qui désertent le catholicisme pour se faire juifs, mahométans, etc., ou pour ne faire partie d'aucune religion, comme les rationalistes qui n'admettent que les enseignements et les démonstrations de la raison, les panthéistes qui n'admettent pas un Dieu personnel, les naturalistes ou les déistes qui rejettent toute religion révélée, les athées qui répudient l'existence de Dieu, etc.

L'adhésion à la secte de la Franc-Maçonnerie est une sorte d'apostasie. Le chrétien qui entre dans cette secte ennemie de la religion, ne fût-ce que par ambition, pour y trouver des appuis, des protecteurs, doit savoir qu'il donne son nom à une association qui voue à l'Eglise une haine à mort, qui repousse la religion du berceau du nouveau-né, de l'union des époux, du lit de mort et de la tombe et fait voter les lois persécutrices. Aussi récemment, l'indignation chez les catholiques de bon sens et fidèles a repoussé des essais de rapprochement quelque peu édulcoré qu'avaient rêvé des esprits naïfs, c'est le moins qu'on puisse dire.

L'apostasie est un très grave péché, qui expose d'une façon particulière à la damnation éternelle.

2° *Certains péchés contre la foi ne font pas perdre la qualité de catholique, mais concourent à* DÉNATURER *la foi et exposent à la* PERDRE.

A) ON DÉNATURE LA FOI, quand on met sur le même plan les dogmes sacrés imposés par l'Eglise, et des élucubrations fantaisistes issues de cerveaux plus ou moins nets, de rêveries auxquelles on voudrait donner le nom de mystique. C'est ainsi qu'on livre la foi à la risée des incroyants, qu'on écarte les esprits qui cherchent la vraie lumière et qu'on ridiculise la pratique religieuse.

B) ON S'EXPOSE A PERDRE LA FOI, lorsque, librement et sans nécessité, on fréquente des incroyants, qui parlent de religion ou plutôt contre la religion. Bien peu d'âmes résistent à l'influence du milieu où elles vivent et de leurs relations habituelles.

Il en est de même lorsqu'on va entendre des conférences ou discours prononcés par des ennemis de l'Eglise et contre les enseignements de l'Eglise; lorsqu'on lit, sans raison et sans autorisation, des livres, des revues, des journaux qui attaquent les dogmes, les préceptes de l'Eglise soit ouvertement, soit sournoisement. Et si des ouvrages ou feuilles sont mis à l'*Index*, c'est-à-dire sont inscrits sur la liste des livres nommément prohibés, nous devons nous abstenir de les lire et de les garder, si nous n'avons pas pour cela une permission spéciale.

Parfois il se fait entendre comme des craquements dans l'édifice de notre foi ; le doute s'infiltre dans notre esprit et trouble notre âme. C'est le moment de raffermir notre foi. « C'est la nuit qu'il fait bon croire à la lumière ». En repoussant fermement, promptement, la tentation contre la foi, on ne pèche point, mais on fait provision de mérites.

Au contraire, ce serait une faute, qui pourrait facilement devenir grave, si l'on attendait le jugement de la raison pour donner ou redonner son adhésion à tel dogme ou vérité de foi. En effet, ce serait soumettre la foi à la raison.

M. f., il ne convient pas de nous tourmenter. Si le doute traverse notre esprit, s'il y demeure, faisons un acte de foi tout d'abord ; nous pouvons, ensuite, examiner les « motifs de crédibilité », c'est-à-dire les motifs qui rendent croyables les vérités de foi. La raison ne peut pas démontrer les mystères de la foi, mais elle conduit à la foi et elle est nécessaire pour arriver à la foi ; « elle démontre, dit le Concile du Vatican, les fondements de la foi. »

* *

Ayons la foi ; tenons au *Credo* de nos aïeux ; répandons autour de nous cette foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, sans laquelle on ne peut être sauvé. Je souhaite que l'on puisse dire de nous, comme du centurion de l'Evangile : « *Credidit et ejus domus tota.* Il crut, lui et toute sa maison. » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. MAMMES
(17 août)

I

TÉMOIGNAGE A RENDRE A LA FOI

Et eritis mihi testes.
Vous serez mes témoins.
(Act., I, 8).

Mes frères,

Lorsque le Sauveur fit cette recommandation à ses apôtres, il allait pour toujours quitter cette terre, l'Ascension allait avoir lieu. C'est donc la dernière volonté du Maître et par conséquent un désir qu'il a extrêmement à cœur de voir se réaliser.

Comment ce vœu suprême du Sauveur a été accompli par ses disciples, l'histoire entière de l'Eglise en est la preuve palpable, la démonstration magnifique et indiscutable. Les apôtres, en effet, furent les témoins du Christ à Jérusalem d'abord, dans toutes les parties du monde ensuite. Leurs disciples les imitèrent, et la cause du Maître fut plaidée éloquemment, défendue héroïquement par la parole, par les actes et par le martyre même. Peu de temps après l'Ascension, il y eut des milliers d'hommes de tout âge, de toute condition, qui attestèrent au monde la réalité de l'Incarnation, l'efficacité du sang rédempteur répandu au Calvaire, la mission divine du Messie, et n'eurent pas d'ambition plus chère que celle de mourir pour en donner un témoignage suprême et irrécusable. Et le monde put se convaincre combien le Christ était connu, cru, vénéré et aimé, et à son tour il voulut rendre témoignage à ce même Christ, et il se convertit. Et le Christ, regardant la terre témoin de ses souffrances, dut être content; ses souffrances n'étaient point stériles ; son sacrifice obscur était connu de l'univers, celui-ci tombait à genoux devant la Croix, il adorait le Dieu incarné et lui rendait gloire.

De cette légion innombrable de témoins qui attestèrent le Christ, S. Mammès, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, ne fut ni le moins éloquent, ni le moins dévoué, ni le moins courageux. Toute son existence ne fut guère qu'un plaidoyer en faveur de Jésus, qu'un combat pour le triomphe de cette cause sacrée entre toutes qui est la cause la plus chère que l'humanité ait à défendre ici-bas. Mammès rendit témoignage au Christ par sa parole, par sa vie et par sa mort. Triple témoignage, m. f., qui

est le modèle, le type du témoignage que, nous aussi, nous devons rendre au Sauveur, en notre qualité de chrétiens d'abord, et plus spécialement pour nous, protégés de S. Mammès et fidèles de cette paroisse, en notre qualité de membres d'une Eglise qui s'honore à bon droit depuis sept siècles d'avoir S. Mammès pour Patron.

En quoi doit consister ce témoignage, c'est la leçon toute simple mais toute pratique que je voudrais faire sortir de cette solennité et de la conduite de celui qui en est l'occasion.

I. — *Témoignage de la parole*

Le témoignage qu'entendait demander le Sauveur, quand il s'adressait à ses apôtres, c'était d'abord le témoignage de la parole.

Il voulait que ceux-ci annonçassent au monde les mystères de sa vie et de sa mort, de sa rédemption et de sa résurrection, et les moyens du salut qu'il avait apporté à l'humanité. Aussi que voyons-nous aussitôt après l'Ascension ? Les apôtres prêchent ; ils proclament avec une ardeur infatigable, avec une éloquence vraiment divine, l'Evangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle. Ils déclarent la doctrine du Maître, ils l'expliquent, ils la développent, ils la démontrent et la vengent à l'occasion des attaques que la mauvaise foi des auditeurs dirige contre elle.

C'était une hardiesse inouïe que la leur, et il leur fallait un courage surhumain et un amour immensément grand du Christ pour se faire les propagateurs d'une doctrine si nouvelle, si étrange, pour prendre publiquement et à la face de tous fait et cause pour ce supplicié qui venait d'être mis à mort comme un criminel de droit commun.

Les martyrs imitèrent les apôtres, et Mammès, entre autres, se déclara ouvertement pour le Christ. Ce fut même pour avoir prêché le Christ qu'il dut comparaître devant César. César s'appelait Aurélien, et il lui reprocha de corrompre la jeunesse par ses doctrines, de capter les foules par un enseignement nouveau, et d'annoncer un Dieu étranger. Mammès, vous le savez, confessa avec une généreuse audace le crime dont on l'accusait : « Oui, répondit-il au tyran, je fais profession d'attirer selon mon pouvoir toutes les créatures au service de mon Dieu. »

Grand exemple à imiter, m. f. Comme Mammès, nous devons être des porte-voix de Jésus-Christ, nous devons prêcher la foi et rendre témoignage à Dieu par la parole.

En quoi consiste donc ce devoir ?

Ce devoir est double ; notre rôle est, si je puis dire, actif et passif.

Rôle actif, il consiste en ce que jamais des discours malsonnants, des expressions railleuses, des moqueries, des doutes, à plus forte raison des blasphèmes, ne s'échappent de nos lèvres. Ce n'est point assez : nous devons défendre la foi dans nos conversations, dans les réunions, dans les discours si nous avons à discourir, sans être imprudents ni importuns sans doute, mais avec fermeté et courage. Si nous avons une plume à manier, elle doit respecter les croyances, et à l'occasion exprimer les principes éternels que le Sauveur est venu rappeler au monde.

Mais ce rôle est celui du plus petit nombre. Le rôle que je dirai passif est d'une pratique quotidienne, et il s'impose à tous. Nous écarter des blasphémateurs, des incrédules, de ceux qui mettent en doute ou couvrent de mépris et de railleries les enseignements du Christ et de son Eglise, telle est notre obligation. Notre devoir est de ne point prêter l'oreille à toutes ces théories trop en vogue et à la mode qui visent à détruire nos croyances, à déraciner de l'âme humaine ces vérités chrétiennes dont elle ne saurait se passer qu'à son grand détriment. Notre devoir enfin est d'éviter la lecture des livres, brochures, feuilles publiques qui font au christianisme, dans ses dogmes ou sa morale, une guerre acharnée, quoique souvent adroite et dissimulée.

Hélas ! que de chrétiens l'oublient ! La recommandation pourtant leur en est faite souvent et en des termes qui ne laissent subsister aucune équivoque ; et ils continuent à renier d'un côté ce Christ auquel d'ailleurs ils croient et qu'ils aiment. Ils témoignent contre le Christ.

II. — *Témoignage de la vie*

Le témoignage de la parole est quelque chose ; c'est par lui que la foi est propagée ; c'est grâce à lui, pour une grande part, qu'elle se maintient dans le monde et fait chaque jour de nouvelles conquêtes, et voilà pourquoi, pour le dire en passant, la prédication est imposée au prêtre comme une de ses plus graves obligations.

Mais le Christ a droit à une preuve plus grande de dévouement et de reconnaissance. Notre vie elle-même doit attester le Christ et lui rendre témoignage ; tous nos actes doivent, par leur principe, par leur fin, par leur conformité à la loi chrétienne, proclamer le Christ. Lui doit vivre dans le chrétien et le chrétien doit vivre de lui. « Voyez comme ils s'aiment ! » s'écriaient les païens en voyant les chrétiens, et ils se convertissaient. Le spectacle des vertus chrétiennes, en effet, leur prouvait de la manière la plus évidente et la plus sensible l'amour immense que les baptisés avaient pour le Sauveur, et ils se disaient que pour qu'un homme pût inspirer tant d'héroïsme et pénétrer à ce point les âmes de ceux qui croyaient en lui, amener la nature humaine à enfanter des vertus si hautes, si inouïes, et d'une pratique si difficile, il fallait que cet homme fût autre chose qu'un homme, il fallait que cet homme fût Dieu.

O m. f., cette vie de nos ancêtres en la foi, tout imprégnée du Christ, si j'ose dire, doit être la nôtre, comme elle fut aussi celle de S. Mammès. De celui-ci je ne veux rien dire, car la vie de notre illustre Patron, qui fut toute pour Dieu, vous est assez connue, vous ayant été plus d'une fois éloquemment racontée à pareil jour. Quant à vous, vous devez donc mener une vie chrétienne, car seule une vie chrétienne peut parler en faveur du Christ et lui rendre témoignage.

Comment cela peut-il se faire ? Par la conformité de votre conduite avec la loi du Sauveur. Cette loi est universelle dans son objet ; elle embrasse tout l'homme, l'homme intérieur et l'homme extérieur, les pensées, les désirs et les sentiments comme les actions, les actes privés comme les actes publics, les manifestations de l'esprit et les élans du cœur comme les déterminations de la volonté, les fonctions les plus humbles comme les plus honorables, tous les états : père, mère, enfant, supérieur, inférieur, égal, ami, ennemi ; toutes les situations de fortune : pauvreté ou richesse ; tous les biens et tous les usages de ces biens, que ce soient des biens matériels ou des biens moraux, des possessions extérieures ou même les facultés de l'être humain, ce qui ressort de la

conscience uniquement comme ce qui se passe au grand jour ; tout en nous doit rendre gloire à Dieu et témoignage au Christ.

Indiquer l'universalité de ce devoir, c'est sans doute faire le procès à la conduite d'un grand nombre. Combien s'écartent de ce chemin marqué par le Sauveur ! Combien ne se soucient guère, dans leurs démarches et dans leurs actes, de ce que réclame la loi de Jésus-Christ ! Combien, de ceux-là mêmes que la foi éclaire de ses lumières et qui croient encore, n'agissent guère en disciples, en témoins de notre Seigneur et Maître, tantôt par peur, tantôt par respect humain, tantôt par lâcheté, tantôt par inertie et par indifférence, tantôt par intérêt, toujours par manque de logique et par une grossière inconséquence ! La loi du Christ oblige l'homme privé à pratiquer les commandements : qu'ils sont nombreux, ceux qui les violent ! Elle oblige les parents à donner aux enfants l'éducation chrétienne : qu'ils sont nombreux ceux qui n'élèvent point assez chrétiennement leurs enfants ! Elle ordonne au jeune homme de résister aux passions, et à la jeune fille de se parer de modestie et de pureté : qu'ils sont nombreux, les jeunes qui se font un jeu de ces recommandations ! Elle oblige ceux qui ont des relations d'affaires avec autrui, à observer les règles de la plus stricte équité et non pas seulement ces principes de la morale courante qui n'est souvent, nous pouvons le constater chaque jour, qu'une morale absolument immorale et une immense duperie : qu'ils sont nombreux ceux qui suivent celle-ci et se moquent de celle-là comme bonne pour les naïfs, les simples et les maladroits ! Elle oblige enfin le citoyen et l'homme public à régler leurs actes sur la loi de Dieu et à s'opposer, par tous les moyens justes, à toutes les attaques, à toutes les incursions sur le domaine qui est à Dieu, au Christ et à l'Eglise : qu'ils sont nombreux ceux qui établissent un divorce complet entre la chose publique et la loi de l'Evangile !

Et pourtant, le Christ a droit à leur témoignage à tous, et tous se vantent à tort du titre de chrétiens, s'ils omettent de faire droit aux réclamations de leur Dieu.

III. — *Témoignage de la mort*

— Mais, direz-vous, si nous servons le Christ par la parole et par la vie, ce témoignage lui suffira-t-il ? Nous reconnaîtra-t-il pour les siens, et sera-t-il satisfait ?

— Je vous répondrai : Oui, mais à une condition : c'est qu'à l'occasion vous soyez capables de témoigner jusqu'à la fin, de témoigner jusqu'au sang et jusqu'à la mort. Car le Sauveur va jusque-là dans ses exigences ; il veut que pour son nom l'homme sache souffrir, sache mourir. Il l'a dit lui-même en termes exprès, et n'eût-il pas manifesté ses exigences que les martyrs nous le crieraient d'une voix formidable. Le Christ est mort pour nous ; cette mort qu'il nous a donnée, nous la lui devons rendre par notre propre mort, comme le déclare l'Eglise dans l'une des fêtes du protomartyr S. Etienne.

C'est donc une simple restitution que nous faisons au Sauveur, restitution d'ailleurs très inférieure à la dette. Mammès l'a ainsi compris : il fut battu de verges, brûlé avec des torches, condamné au feu de la fournaise, exposé deux fois aux dents des bêtes, puis expira, les entrailles déchirées par une fourche de fer. Telle fut la fin de son témoignage.

A nous sans doute il sera moins demandé. En tout cas, voici l'obligation à laquelle nous n'avons pas le droit de nous soustraire sans trahir le Christ. Notre vie est faite de misères, de maladies, de privations, d'épreuves, de tribulations, de douleurs et de larmes ; et finalement elle doit aboutir au trépas, trépas plus ou moins prématuré, naturel ou accidentel, accompagné d'angoisses horribles ou d'une douce sérénité. Eh bien ! toutes ces épreuves, ces peines, nous devons les offrir à Dieu, les supporter chrétiennement, en faire l'hommage au Sauveur, en faire un témoignage au Christ. Pour lui, en un mot, nous devons souffrir quand nous souffrons ; pour lui nous devrons mourir quand viendra la mort.

Ce sera en quelque sorte la preuve du sang, preuve que tous nous aurons occasion de donner, et que nous ne pouvons refuser. Quant au martyre, l'avenir nous l'épargnera sans doute, quoique nul ne sache l'avenir ni les bouleversements futurs, quoique aussi chaque année voie tomber dans quelque région du monde civilisé ou barbare des vies humaines pour la cause de la foi. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'au fond de notre âme doivent être déposés les germes du martyre ; c'est que dans notre cœur nous sentions des élans d'amour au Christ tels qu'ils nous soutiendraient dans la persécution ; c'est que dans nos veines circule un sang qui, avec la grâce d'En-haut, n'hésiterait pas à se répandre, s'il le fallait, pour garder la foi et sauver l'honneur dû à Dieu.

Oui, ô Christ, malgré notre faiblesse, malgré nos défaillances, malgré notre peu de zèle pour ta loi, et l'indigence de notre pauvre nature, voilà quelles sont nos dispositions à ton égard ; tu nous soutiendrais sans doute, mais avec ta grâce nous nous sentons à l'âme une foi assez grande en toi, au cœur un amour assez puissant, et une reconnaissance pour tes bienfaits assez forte pour te rendre, comme S. Mammès et tant d'autres, le témoignage du sang, selon que tu l'as demandé : *Et eritis mihi testes.*

Oui, m. f., ainsi devons-nous penser, et en vous le disant, je ne crois point tomber dans l'exagération. Ce n'est là, au fond, que la paraphrase de l'acte de charité que chaque matin et chaque soir récitent les bons chrétiens : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et par dessus toutes choses. »

* *

Elevons donc nos âmes et nos cœurs ! Le Christ mérite bien ce triple témoignage que je viens de vous rappeler. Je dirai même que le monde, lui aussi, y a droit, car c'est convaincu par ce témoignage venant des disciples du Christ, que le monde croira et qu'il ira à Jésus-Christ et à son Eglise. De même qu'à la vue des monuments élevés sur certains champs de bataille, ou des merveilles grandioses réalisées pour célébrer de grands événements et des héros illustres, nous nous disons : « Un tel a passé là, dans cette plaine, dans cette cité, dans ce pays, et c'était un grand homme, » ainsi il faut que le monde, voyant ces témoins vivants que doivent être les chrétiens par la parole, par la vie, par la souffrance et par la mort, entendant leur langage, étudiant leur vie, assistant à leurs souffrances et à leur trépas, s'écrie : « Oui, vraiment, le Christ a passé sur la terre, il y a fait des œuvres admirables ; le Christ n'est pas un homme, le Christ est Dieu, et nous croyons au Christ ! »

La récompense sera déjà grande, m. f., et notre saint Patron sera fier de nous et se reconnaîtra en ses enfants. Mais, récompense plus précieuse encore

et pleinement suffisante pour décider nos efforts et soutenir notre ardeur : le Christ, en faveur duquel nous aurons témoigné sur cette terre, se lèvera au dernier jour devant son Père pour rendre témoignage de nous, et ce sera le salut qui sortira de ce témoignage. C'est lui qui l'a dit : « Qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai, moi aussi, devant mon Père. » Ainsi soit-il.

II

AMOUR DU PROCHAIN ET AMOUR DE DIEU

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo... et proximum tuum sicut teipsum.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur..., et votre prochain comme vous-même.

Mes frères,

On a dit avec raison que la vie des saints c'est l'Evangile mis en œuvre. Ce que l'Evangile a enseigné, les saints l'ont exécuté ; ce que l'Evangile a recommandé par des paroles, les saints l'ont réalisé par leurs actions, de sorte qu'il n'est pas une des prescriptions sorties de la bouche du Sauveur qui n'ait revêtu une forme et pour ainsi dire un corps dans la vie de ses disciples.

Un mot résume l'Evangile ; c'est celui que je vous citais en commençant : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur..., et votre prochain comme vous-même. » La pratique de ce grand commandement doit aussi résumer la vie de tous ceux que l'Eglise honore comme les modèles des chrétiens. Elle résume admirablement la vie de S. Mammès, le glorieux Patron de cette église.

Si nous l'envisageons dans ses rapports avec Dieu, nous le voyons pousser la fidélité jusqu'au martyre ; si nous le considérons dans ses relations avec le prochain, nous le voyons exposer sa vie pour faire connaître à tous le nom et le culte du vrai Dieu : véritable héros chrétien qui ne se contente pas de suivre la pratique des lois divines, mais qui se fait l'apôtre de ses frères.

I. — *Amour du prochain en S. Mammès*

La religion chrétienne tenait au cœur de S. Mammès par les fibres les plus profondes, les plus intimes. Il était chrétien par son origine et par son éducation. Fils de martyrs persécutés pour leur foi, il était né dans une prison où ses parents le laissèrent bientôt orphelin. Mais la Providence à laquelle il avait été confié veillait sur lui. Il fut recueilli par une pieuse dame, nommée Ammia, qui l'adopta et lui donna une éducation digne d'elle et digne de lui, je devrais dire, digne d'en faire un apôtre et un martyr.

A cette époque, il n'était pas sans danger de se montrer chrétien. Tout dans le monde romain était encore adonné au paganisme et à l'idolâtrie. Les empereurs étaient païens, païens les gouverneurs, païens tous les usages de la société, païen presque tout le peuple. Aussi le nom seul de chrétien désignait à la persécution et au martyre.

En face des bûchers, des bêtes féroces, des instruments de torture, qui donc oserait s'avouer chrétien ? qui donc oserait faire profession ouverte d'appartenir à la religion persécutée ? S. Mammès ne redoute rien, et tout jeune encore il ne craint ni de se montrer chrétien, ni de détourner les enfants de son âge des pratiques de la religion païenne. Il savait sans aucun doute à quoi il s'exposait, car il n'ignorait pas le sort qui avait été réservé à son père et à sa mère. Mais la foi qui l'animait ne lui permettait pas de garder le silence quand il s'agissait de la répandre et de la faire connaître aux autres.

Oh ! le bel exemple de ce jeune écolier affermissant dans la vérité ceux qui étaient chrétiens comme lui, et montrant aux jeunes païens, fils des persécuteurs, le néant de leurs idoles et la lumière de la révélation évangélique ! Oh ! comme cet exemple condamne un grand nombre de chrétiens de nos jours, qui n'ont plus le courage de faire profession de leur foi, d'en accomplir la pratique, parce que d'autres la combattent et ne la pratiquent pas ! Ces chrétiens ont plus peur du respect humain que S. Mammès et tous les martyrs ne craignaient les tourments et la mort la plus cruelle.

Dénoncé comme chrétien, accusé de détourner les païens du culte des idoles, S. Mammès fut d'abord traduit devant le gouverneur de Cappadoce, puis devant l'empereur Aurélien lui-même. Promesses, menaces, supplices, rien ne fut capable de vaincre le courageux jeune homme, et quand il fut délivré miraculeusement des mains de ses bourreaux, il se retira sur une montagne couverte de forêts, où il prit soin d'un petit troupeau qui lui procurait sa nourriture.

Là encore S. Mammès n'oubliait pas de pratiquer la charité à l'égard de ses frères : il leur communiquait ses biens temporels comme ses biens spirituels. Avec ceux qui avaient dû fuir devant la rigueur de la persécution, il partageait les produits de son troupeau, et de temps en temps il descendait de sa montagne, quittait sa retraite pour aller encore, au péril de sa vie, enseigner le nom de Jésus à ceux qui vivaient dans les ténèbres et les ombres du paganisme. A l'exemple de Jésus-Christ, il estimait que la charité pour le prochain n'a pas atteint toute son élévation, tant que l'on n'a pas sacrifié sa vie pour ceux que l'on doit sauver.

Et cette charité S. Mammès l'étendait jusqu'à ses ennemis. On le vit bien au jour où il préserva des bêtes féroces accourues pour le défendre les soldats qui venaient le saisir.

Pour récompenser tant de bienfaits qu'il avait répandus pendant sa vie sur ses semblables, le Seigneur lui fit accomplir après sa mort une foule de prodiges en faveur de ceux qui l'invoquaient. S. Basile prêchant le jour de sa fête à son tombeau, prend à témoins ses auditeurs et leur dit : « Rappelez-vous les miracles de votre glorieux martyr ; combien d'entre vous n'a-t-il pas secourus quand ils l'invoquaient ? A combien n'a-t-il pas rendu la santé ou prolongé les jours ? A combien d'autres n'a-t-il pas remis vivants leurs enfants que la mort avait moissonnés ? Rassemblez tous ces traits épars et faites vous-mêmes son éloge. »

II. — *Amour de Dieu en S. Mammès*

L'amour du prochain, s'il est véritable, n'existe pas sans l'amour de Dieu dont il est le signe distinctif. Le Sauveur en effet ne sépare pas ces deux commandements : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. »

Qu'est-ce donc qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses ? C'est lui garder une constante fidélité, s'attacher courageusement à son service, être disposé à faire tous les sacrifices plutôt que de l'offenser mortellement. Cette vertu nécessaire à tous les chrétiens, — car sans elle il est impossible d'entrer dans le royaume des cieux, — les saints l'ont poussée jusqu'à l'héroïsme : ils ont tout sacrifié pour Dieu, tout jusqu'à leur vie, tout avec joie et une bonne volonté parfaite. Nous n'en chercherons pas la preuve ailleurs que dans la vie de S. Mammès.

Il n'était pas né qu'il était déjà persécuté dans la personne de son père et de sa mère. Sa vie ne sera pas longue, car il mourut dans l'adolescence, mais elle sera une vie de martyre. Je vous ai montré avec quel courage il prêchait Jésus-Christ à Césarée au péril de sa vie ; je vous ai dit comment il fut saisi et traîné d'abord devant le gouverneur, puis devant l'empereur. Et là que lui demande-t-on ? De renoncer à Jésus-Christ, à sa foi, c'est-à-dire d'offenser Dieu. Il résiste aux menaces comme aux promesses. Et quand le juge le fera frapper de verges, brûler avec des torches, meurtrir avec des pierres, il sera si loin de céder qu'il s'écriera : « Inventez tous les tourments que vous pourrez, je ne puis renier des lèvres ni du cœur le Dieu que j'adore ! » S. Bernard, saisi d'admiration à la vue d'un pareil courage, adresse ce défi aux bourreaux : « Cherchez de nouveaux supplices, multipliez vos moyens de tortures, mais sachez que vous fabriquez de nouvelles couronnes à notre martyr. » *(De S. Clemente).*

S. Mammès était condamné à être précipité dans la mer ; un ange le délivre afin qu'il puisse vivre encore quelques années et maintenir dans la foi ceux qui l'entourent. Est-ce le martyre qui lui fait peur ? Oh ! non; car le jour du Seigneur arrivé, il s'y présentera lui-même. Deux cavaliers envoyés par le nouveau gouverneur de Césarée pour saisir notre saint, s'étaient enfuis à la vue des animaux féroces qui entouraient le courageux serviteur de Dieu. Celui-ci se rend de lui-même au prétoire pour confesser le nom du Christ.

De nouveau on lui demande d'apostasier, de nouveau on le fait battre de verges, et devant l'inutilité de ces efforts on le condamne à périr par le feu. Jeté dans une fournaise, il lève les yeux au ciel et prononce une admirable prière qui montre encore son zèle pour le salut des hommes : « Dieu de nos pères, exaucez la voix d'un pécheur qui souffre pour votre amour, et arrêtez, si c'est votre bon plaisir, la fureur de ces flammes, afin que ceux qui ne vous connaissent pas apprennent que vous êtes le vrai Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous. »

Sa prière fut exaucée. Au bout de trois jours il sortait de la fournaise sain et sauf, et parmi les habitants de Césarée un grand nombre adorèrent le vrai Dieu.

Vainement on l'exposa aux animaux les plus féroces ; leur rage semblait s'éteindre devant la sainteté du jeune homme. Ce fut un bourreau qui perça de sa fourche les entrailles de celui que respectaient les ours et les lions. Une joie ineffable brilla sur les traits du jeune martyr quand il se sentit atteint, il allait posséder dans les cieux le Dieu qu'il avait tant aimé sur la terre.

* *

M. f., louons-le, félicitons-le de sa victoire ; implorons aussi sa protection, car Dieu qui est la couronne des vainqueurs, leur ouvre le trésor de ses bienfaits pour y puiser à pleines mains en notre faveur. Le Seigneur ne nous impose pas les sacrifices qu'il a demandés à S. Mammès, et qui de nous en serait capable ? Pourtant son commandement est pour tous : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. » Apprenons à aimer un Dieu qui nous a aimés le premier et qui nous comble chaque jour de tant de bienfaits. Apprenons à aimer notre prochain comme nous-mêmes, à le secourir suivant nos forces dans ses besoins spirituels ou temporels. De cette manière, avec l'aide et l'intercession de notre glorieux Patron, nous pourrons, dans la mesure de nos mérites, avoir part à sa récompense éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. LOUP OU S. LEU

archevêque de Sens

(1er septembre)

SA VIE ET SON CULTE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de S. Loup, archevêque de Sens. Vous n'avez pas voulu manquer d'apporter, par votre présenc eet par votre piété, le témoignage de vénération et de confiance dont vous entourez votre saint Patron. Soyez-en félicités. Et permettez-moi, pour être en harmonie avec les sentiments qui vous animent, de vous rappeler quelle fut la vie de S. Loup et la popularité de son culte.

I. — *Vie de S. Loup*

Loup naquit, vers l'an 573, dans un château seigneurial qui s'élevait non loin d'Orléans, sur la colline de la Braye, sur les bords de la Loire. Il reçut le nom franc de *Wolf*, qui signifie en latin *lupus* et en français *loup*. D'après son office liturgique, il était, par son père et par sa mère, de sang royal. Deux de ses oncles étaient évêques et comptent parmi les saints, l'un S. Aunaire, évêque d'Auxerre, l'autre, S. Austrène, évêque d'Orléans. Loup avait donc de qui tenir, d'autant plus que son éducation fut confiée à ces deux oncles revêtus de l'épiscopat et remarquables par leurs vertus et leur science. Cette haute culture scientifique et morale ne pouvait que faire germer une sublime vocation qui allait s'épanouir sur la tige d'une piété fervente.

Loup devint prêtre et s'adonna de toute son âme à la pratique des vertus chrétiennes. Dieu avait regardé plus particulièrement son serviteur et décidé de le faire monter à la cime du sacerdoce. L'archevêque de Sens, S. Arthème, mourut en 609. Le peuple, le clergé acclamèrent comme son successeur Loup, qui fut agréé par Thierry II, roi de Bourgogne.

Son élévation à la plénitude du sacerdoce n'ébrécha point l'humilité ni la simplicité du nouvel archevêque qui, développant la pratique des vertus dont il était orné, fut un prélat fort édifiant.

Pour parfaire sa sainteté, il fallait le sceau de la souffrance. La voici qui se présente. Le roi Clotaire II convoitait le royaume de Sigebert, fils de Thierry II. Le loyalisme de l'archevêque envers Sigebert ne faisait aucun doute et laissait place à toutes les accusations des courtisans de Clotaire. Celui-ci vint assiéger la ville de Sens, qui fut emportée

d'assaut, et l'archevêque fut exilé en Neustrie, devenue ensuite la Normandie, pour y rester pendant plusieurs années, au milieu de populations païennes qu'il sut évangéliser avec le même zèle qu'il aurait déployé dans son propre diocèse.

La lumière de la vérité s'étant faite dans l'esprit de Clotaire sur l'attitude de Loup, les Senonais, désireux de revoir chez eux leur archevêque auquel ils tenaient tant, envoyèrent en députation, pour obtenir la fin de son exil, Vinebaud, abbé d'un monastère de Troyes. La grâce fut accordée et Loup put revenir à Sens.

Son retour fut un véritable triomphe. Son peuple, dès lors, voulut par des égards pleins de respect et d'affection, par une fidélité soutenue, dédommager son archevêque des épreuves qu'il avait subies, et le bon pasteur aimait de plus en plus ses brebis.

C'est pendant cette période, rapporte la tradition, alors que l'archevêque célébrait la messe dans son château situé près du village actuel de Saint-Loup-d'Ordon, qu'une pierre précieuse, paraissant envoyée du ciel, tomba dans le calice.

S. Loup était à Brienon, domaine seigneurial qu'il tenait de sa famille et qu'il légua à sa cathédrale, lorsque la mort vint le saisir, entouré des prêtres du voisinage qu'il avait fait appeler et qu'il exhorta pieusement. C'était le 1er septembre 623.

De magnifiques funérailles lui furent faites en la cathédrale de Sens.

Son cœur et son bâton pastoral furent conservés en l'église de Brienon. Son corps, ainsi qu'il l'avait demandé, fut déposé sous la gouttière de l'église abbatiale de Sainte-Colombe. En 853, il fut exhumé et placé dans l'église même, que l'archevêque de Sens venait de consacrer. Il est maintenant au trésor de la cathédrale, dans une châsse ornée de bas-reliefs en argent.

II. — *Popularité de son culte*

Le culte de S. Loup est encore très populaire dans le diocèse dont il fut le chef. Il en franchit même les limites et s'est répandu jusqu'en des régions éloignées, comme le culte de S. Germain d'Auxerre et celui de S. Martin de Tours.

S. Loup est le patron secondaire de Sens, où sa fête avait le caractère d'une fête populaire. A la cathédrale, la tête du saint évêque est exposée à la vénération des fidèles, le lundi qui suit sa fête, quand a lieu la foire toujours dite de Saint-Loup.

D'autres paroisses l'honorent tout spécialement ; ainsi Villeneuve-la-Dondagre, qui a un pèlerinage de S. Loup ; Brienon, où il est mort et où l'on conserve son cœur; St-Loup-d'Ordon, où la pierre précieuse tomba dans le calice de l'évêque ; Courlon, où l'on exposait solennellement une relique, le 1er septembre ou le dimanche suivant.

Comme nous l'avons dit, son culte a franchi les frontières diocésaines et des confréries ont été érigées en son honneur.

C'est que S. Loup fut toujours le *fidèle* serviteur. Dans sa vie personnelle, il sut garder, augmenter sa foi en l'alimentant de piété, de méditations, de sacrifices. Fidèle, il le fut aux leçons et à l'exemple de ses pieux parents, à l'éducation religieuse que lui donnèrent ses deux oncles, S. Aunaire et S. Austrène. Fidèle, il répondit à l'appel de Dieu qui voulut en faire son prêtre et son pontife. Fidèle, il le fut dans son exil, dans l'épreuve, dans la souffrance, à Dieu, dont il ne cessa d'étendre le règne, et à son peuple, qu'il fut si heureux de retrouver, de gouverner et d'aimer.

Pour nous, m. f., tenons aux traditions de nos ancêtres, gardons le culte de S. Loup ; prions notre saint protecteur ; demandons-lui de nous obtenir la fidélité intégrale à notre vocation chrétienne. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE LA NATIVITE

I

SUR LE NOM DE MARIE

Et nomen Virginis Maria.
Le nom de la Vierge était Marie.

Mes frères,

Quand un enfant fait son entrée dans ce monde, on se hâte de lui donner un nom. Ce nom servira à le désigner, à le distinguer ; mais si beau soit-il, il ne présagera rien des destinées de celui qui le porte. Qui en effet peut prévoir l'avenir ? Il n'en est pas de même des noms inspirés par le ciel. Ils conviennent parfaitement à ceux qui les portent et leur signification est complètement réalisée. Tel fut le nom de *Marie*, nom béni, nom choisi du ciel et qui convenait admirablement à la créature privilégiée dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse nativité.

Aussi bien, m. f., je ne m'écarterai pas de l'esprit de cette fête en vous entretenant du saint nom de Marie. Nous apprendrons que la grandeur sublime qu'il nous révèle nous impose envers celle qui le porte la vénération la plus profonde, et que la puissance qu'il nous apprend à lui reconnaître doit nous inspirer la plus inaltérable confiance.

I. — *Symbole de grandeur*

Le nom de Marie est le symbole de toutes les grandeurs. Les saints docteurs le traduisent tantôt par « Souveraine », tantôt par le mot le plus ineffable et le plus glorieux de « Mère de Dieu ». Le nom de Marie exprime donc une autorité souveraine et la plus glorieuse alliance avec Dieu.

1. Oui, Marie est la souveraine du ciel et de la terre. Dieu a voulu qu'elle eût la plus grande part à sa suprême puissance. Il nous a manifesté sa volonté au moment de l'incarnation du Verbe : c'est du consentement de Marie qu'il a fait dépendre le salut du genre humain, et son divin Fils ne s'est revêtu de notre nature que lorsqu'elle eut prononcé son *Fiat :* « Voici la servante du Seigneur. » Alors seulement nous avons pu être sauvés, et c'est à ce moment si glorieux pour elle que Marie a commencé son souverain empire. L'archange la salue avec respect et lui rend les hommages que la cour céleste lui rendra pendant toute l'éternité : *Ave, gratia plena !* Le ciel est déjà à ses pieds, tous les esprits bienheureux la reconnaissent pour leur reine.

Mais la terre lui devait aussi ses hommages. Qui instruira les hommes à la reconnaître pour leur souveraine ? Le Fils de Dieu lui-même. Pendant trente ans, il s'est soumis à sa volonté avec l'obéissance la plus filiale et la plus sublime, pour nous apprendre à soumettre nos cœurs à l'empire de celle à laquelle il s'est soumis lui-même.

Mais ce n'était pas dans les jours de sa vie mortelle qu'elle devait exercer cet empire : la terre ne

pouvait lui offrir qu'un trône inférieur à sa puissance ; son règne devait être immortel, et ici-bas tout a des limites bien étroites. Le ciel devait donc être le séjour de son empire et du haut de ce trône céleste, immuable comme tout ce qui est dans le ciel, elle devait régner sur les bienheureux habitants de la cité sainte et sur ses sujets qui accomplissent leur pèlerinage ici-bas. Il n'y a donc pas à s'étonner si l'Eglise appelle Marie la Reine des cieux, *Regina cœli ;* la maîtresse des anges, *domina angelorum ;* la souveraine du monde, *Regina mundi ;* la porte du ciel, *janua cœli ;* il n'y a pas à s'étonner si les saints docteurs ont célébré sa puissante autorité et si, dociles à leurs enseignements, les fidèles de tous les temps et de tous les lieux ont béni son doux empire.

2. Dieu est la sainteté même et ses perfections infinies lui donnent la royauté dans tous les siècles. C'est de lui que découle tout don parfait ; toutes les vertus trouvent en lui leur principe, leur source, leur modèle, et les bienheureux couronnés dans la gloire n'ont fait que remettre dans le sein de Dieu la sainteté que sa grâce leur a fait acquérir sur la terre pour recevoir en échange son bonheur éternel. Mais aucun d'eux ne s'est approché de la sainteté de Dieu comme l'auguste Marie. Sanctuaire divin que Dieu lui-même avait construit à sa gloire, elle n'a jamais connu l'ombre du péché, son âme n'a jamais été flétrie par la tache originelle. En elle toutes les vertus avaient leur place et Dieu la contemplait comme l'image la plus parfaite de ses infinies perfections. Aussi, longtemps avant de lui donner l'existence, il l'appelle sa fille par la bouche des prophètes et il annonce à la terre sa grandeur royale ; et à peine les pieds de l'incomparable Vierge sont-ils affermis que Dieu lui-même parle à son jeune cœur et lui commande d'oublier son peuple et la maison de son père et de venir en sa maison, le Temple de Jérusalem. Et pourquoi ? Parce que la belle âme de Marie ne doit connaître que Dieu et son service. Et Marie, devenue la fille bien-aimée du Seigneur, vient dans le Temple abriter sa gloire angélique, la gloire de sa virginité.

Marie est la Mère du Verbe incarné. Qui dira jamais quelle dignité lui communique cette sublime prérogative ? La grandeur du Fils est infinie ; qui comprendra jamais la grandeur de la Mère? S. Paul trouve la mesure de l'excellence et de la dignité du Sauveur dans le nom qu'il a reçu ; un saint docteur, S. Bernardin de Sienne, fait la même observation au sujet de la Sainte Vierge. Si Jésus est au plus haut des cieux parce qu'il a reçu un nom au-dessus de tout nom, de même sa Mère, la glorieuse Marie, est aussi élevée au-dessus des anges et des saints parce qu'elle a reçu un nom plus élevé que le leur, celui de Mère de Dieu. Nous chercherions vainement ailleurs des rapports plus intimes entre le Créateur et la créature. Marie est mère de Jésus, Jésus est fils de Marie, Jésus est Dieu, Marie est donc Mère de Dieu. Marie commande à Jésus et Jésus obéit à sa mère comme un fils respectueux et soumis.

Devons-nous dès lors nous étonner que, dès les premiers siècles de l'Eglise, le nom de Marie ait été inséparable du nom de Jésus, et que dans tous les temps on ait proclamé ses grandeurs ineffables? Oui, m. f., le nom de Marie est le symbole de toutes les grandeurs, et quelque grands que soient nos efforts pour la louer dignement, nous serons sans cesse obligés de convenir qu'ils sont impuissants, puisque Marie est un prodige de grandeur pour le ciel lui-même. *Signum magnum apparuit in cœlo.*

II. — *Symbole de puissance*

Le nom de Marie n'est pas seulement le symbole de toutes les grandeurs, il l'est aussi de la puissance. « Considérez, nous dit S. Bernard, que Dieu n'a élevé Marie à une si haute dignité qu'afin de lui tout donner. Elle n'a qu'à vouloir, ajoute-t-il, et tout lui est accordé. » Le glorieux privilège de la maternité divine justifie ces paroles du saint Docteur et la voix des siècles les consacre comme une vérité. Oui, nous pouvons dire que Dieu a donné à Marie toute la puissance dont il pouvait revêtir une créature.

Séduit par les trompeuses promesses du serpent, notre premier père avait encouru la disgrâce de Dieu, et sa chute était irrévocable si la miséricorde n'eût prévalu en sa faveur. Mais une victime divine se dévoua pour le salut de l'homme, et l'homme put prétendre encore à la paix avec Dieu. Pour nous révéler ce prodige infini, le Seigneur adressa ces paroles au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme et elle t'écrasera la tête. *Ipsa conteret caput tuum.* »

Quelle sera cette créature, forte et puissante, qui devra réduire à néant l'œuvre du démon et lui écraser la tête ? C'est Marie. Elle commencera par triompher pour elle-même et elle renouvellera ses victoires en faveur de chacun de ses serviteurs jusqu'à la fin des siècles. Elle se présentera au combat avec les armes divines de l'humilité et de la chasteté, et à la vue d'une armure si puissante, le démon frémira et reconnaîtra son éternelle défaite. Il fuira en s'écriant comme autrefois les ennemis du peuple d'Israël : « C'est le camp du Seigneur, nos efforts sont inutiles. *Castra Dei sunt hæc.* »

Marie a laissé sur la terre ses armes invincibles et du haut du ciel elle fortifie les mains généreuses qui veulent s'en servir pour combattre et pour vaincre, car elle assure la victoire à ceux qui la prennent pour modèle et pour protectrice. Pour garantir ses promesses, elle nous a laissé la puissance de son nom, plus redoutable aux ennemis de notre salut qu'une armée rangée en bataille. Aussi le chrétien fidèle trouve sa force dans le nom de Marie, celui qui souffre y puise sa consolation, et le pécheur y retrouve l'espérance et le courage de rompre ses liens.

Le démon s'acharne à la perte de tous les hommes ; mais c'est surtout contre le juste et le fidèle qu'il dirige ses assauts les plus nombreux et les plus violents. Mais que peut-il contre ceux que le nom de Marie couvre de sa puissance ? Il s'épuise en vain et tous ses efforts tournent à sa honte. Elle est la protectrice de ceux qui se montrent ses enfants, elle leur donne des forces que rien ne saurait vaincre, et comme une étoile tutélaire elle les dirige et les maintient dans les sentiers de la vertu.

Le nom de Marie est aussi la consolation des affligés. L'Eglise ne l'invoque-t-elle pas sous ce titre ? *Consolatrix afflictorum.* Dans la vie on traverse des moments pénibles, l'amertume inonde le cœur, toutes les douleurs semblent l'envahir et l'espérance en paraît bannie à jamais. Que l'affligé recoure à celle que l'on n'a jamais invoquée en vain ; qu'il invoque avec foi, avec confiance, ce nom puissant de Marie, et il sentira moins l'amertume de ses peines. Elle accueille avec bonté les gémissements de celui qui souffre, son cœur maternel ne se lasse pas de les entendre et d'y répondre en versant avec abondance la consolation des célestes espérances.

Le pécheur n'est pas toujours sous le charme des

passions ; souvent les plus tristes réflexions l'assiègent. Son âme se dévoile à ses yeux, il en découvre les plaies hideuses et profondes ; l'avenir éternel se présente à sa pensée avec les indicibles tourments que Dieu réserve au pécheur impénitent ; comment retrouvera-t-il l'espérance et le courage de rompre ses chaînes ? En invoquant le saint nom de Marie. L'Eglise appelle cette auguste Vierge le « refuge des pécheurs » ; l'expérience dit qu'elle est encore pour eux une véritable mère. Elle est touchée de compassion en voyant le pécheur éloigné de son Fils, et se ressouvenant des douleurs que Jésus a endurées sur le Calvaire et qu'elle-même a ressenties avec lui, elle s'attache aux pas du pécheur qui lui a tant coûté, et quel est son bonheur et sa joie dès qu'elle peut le ramener au bercail !

* *

S. Bernard, un des plus ardents serviteurs de Marie, nous exhorte à l'invoquer, qui que nous soyons. « Si vous ne voulez pas être submergés par les flots, s'écrie-t-il, vous qui êtes battus par les tempêtes de ce monde, levez les yeux vers l'étoile de la mer, invoquez Marie. Si les vents des tentations s'élèvent, si l'amertume des tribulations a comme inondé votre cœur, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes tourmenté par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'envie, levez les yeux vers l'étoile, invoquez Marie. Faites la même chose quand le vaisseau de votre âme est battu par la colère ou la soif des plaisirs. Si vous commenciez à tomber dans le gouffre du découragement ou du désespoir, pensez à Marie ; ayez recours à elle dans les dangers, les détresses, les perplexités ; que son nom soit souvent dans votre bouche, toujours dans votre cœur ; et pour vous assurer les heureux effets de sa protection, proposez-vous de marcher sur ses traces autant que vous le pourrez. En la suivant, vous ne vous égarez point ; en l'invoquant, vous ne tombez pas dans le désespoir. »

Oui, aimons et vénérons Marie, notre mère du ciel ; que son nom soit notre force, notre consolation et notre espérance, et nous aurons trouvé le véritable chemin qui conduit au salut. Ainsi soit-il.

II

SUR L'HUMILITÉ

Respexit humilitatem ancillæ suæ.

Dieu regarda avec complaisance l'humilité de sa servante.

Mes frères,

Notre âme est un jardin ; les vertus en sont les fleurs, et les défauts, les vices, les péchés en sont les ronces et les mauvaises herbes. Ne souriez pas de la comparaison ; elle est de bon aloi, le St-Esprit lui-même s'en est servi par la bouche de Jérémie, le prophète (XXXI, 12).

Or, à l'heure actuelle, il est une fleur qu'on voudrait extirper de ce jardin spirituel : fleur modeste, il est vrai, et au parfum si délicat qu'il est à peine perceptible, mais fleur aux propriétés étonnantes, si étonnantes même que nulle autre fleur ne saurait s'épanouir là où elle-même manque. On pourrait l'appeler justement la violette de l'âme.

Vous le devinez : je veux parler de l'humilité. C'est la vertu qui surtout distingua l'auguste Vierge dont nous fêtons aujourd'hui la naissance et lui valut de voir s'abaisser sur elle les regards de prédilection du Très-Haut. C'est elle aussi qui doit être la caractéristique du chrétien : sans elle, en effet, le chrétien, j'entends le chrétien vrai et complet, n'est pas possible et sa sainteté n'est qu'un mensonge.

Parlons donc un peu de cette vertu d'*humilité* si chère à la Sainte Vierge, et par la même occasion, du vice qui lui est opposé et qui s'appelle l'*orgueil*.

I. — *L'humilité est nécessaire*

L'humilité ! Ah ! elle n'a guère la faveur du jour. On peut dire qu'elle est battue en brèche par les ennemis du christianisme. Que prêche-t-on en effet aux hommes d'aujourd'hui, dans les livres, dans les journaux, dans les discours ? Qu'enseigne-t-on même aux enfants ? On dit à l'homme que Dieu est un être indifférent dont il n'a pas à se préoccuper, si tant est même qu'il existe. Or, si Dieu n'existe pas ou si on ne lui doit rien, l'homme est le seul roi du monde et, n'ayant personne au-dessus de lui, il a justement lieu d'être fier.

Que lui dit-on encore ? On lui dit qu'il est absolument l'égal de tous ses semblables sans exception. Vous voyez tout de suite la conclusion : si l'homme n'a que des égaux, il ne doit reconnaître aucune supériorité ; il n'a à obéir à personne ; il ne saurait se soumettre à aucun joug, accepter aucune contrainte. Si l'enfant est bien l'égal de son père, pourquoi lui obéirait-il ? Si l'écolier est bien l'égal de son maître, pourquoi lui serait-il docile ? Si le serviteur et l'ouvrier sont les égaux de leur chef et de leur patron, pourquoi s'abaisseraient-ils à faire leur volonté, à exécuter leurs ordres ?

Or, m. f., quand l'homme se conduit d'après de telles doctrines, — et c'est ce qu'il fait actuellement, — il en résulte deux grands maux dont les effets sont désastreux. — Le premier de ces maux, c'est la révolte, la rébellion contre toute autorité religieuse ou civile, contre toute supériorité de science, de talent, de vertu, de richesse même. Il n'y a, du reste, qu'à regarder les événements pour en être facilement convaincu. — L'autre mal, c'est la tyrannie. Les orgueilleux sont les pires des tyrans. Car, si l'orgueil prêche aux inférieurs la révolte contre leurs supérieurs, il inspire vite à ceux-ci le désir d'opprimer ceux qui sont en bas. Et quoi d'étonnant ? Quand l'homme ne craint plus Dieu, quand il est persuadé de n'avoir aucun compte à lui rendre ; quand, d'autre part, il croit n'avoir rien à craindre des autres, parce qu'il a en mains soit la richesse, soit l'autorité, soit la force, il ne comprend pas, il n'admet pas que ses semblables se refusent à satisfaire ses exigences et ses caprices.

Et ces résultats, m. f., quoique d'ordre temporel et matériel, suffiraient à prouver combien l'humilité est nécessaire et avec quel soin il la faudrait développer dans nos âmes.

II. — *Elle est raisonnable*

Mais il y a plus : l'humilité est ce qu'il y a de plus raisonnable. Elle n'a rien d'abject, comme quelques-uns se plaisent à le lui reprocher, à elle et à la religion qui la recommande ; elle fait, au contraire, notre vraie grandeur, parce qu'elle nous met et nous maintient à notre place.

Que sommes-nous, en effet ? Nous sommes des êtres bien grands et bien petits en même temps. Or, ce qui fait notre grandeur ne vient pas de nous ;

nous ne devons à nous-mêmes que ce qui nous fait petits et méprisables.

Notre grandeur vient de Dieu. C'est lui qui nous a donné notre corps avec ses organes, notre âme avec ses facultés, et notre vie est entre ses mains. Au point de vue surnaturel, nous tenons encore tout de Dieu, puisque, c'est un article de foi, nous ne pouvons pas produire un acte, que dis-je ? pousser même un soupir méritoire sans la grâce. Quant à la terre et aux autres créatures, nous savons aussi qu'elles sont l'œuvre de Dieu et qu'il n'est en notre pouvoir ni de créer ni d'anéantir même un atome.

Mais à nous que revient-il donc ? Il nous revient le néant que nous sommes. A nous la faiblesse, l'ignorance, la maladie et la mort. A nous surtout les défauts, les péchés, les vices et les crimes. Sur le reste nous ne pouvons rien de nous-mêmes; l'homme le plus adroit ne saurait prolonger sa vie d'une minute, pas plus qu'il ne saurait avancer ou retarder d'une minute le lever du soleil.

Or, reconnaître ces vérités, rapporter à Dieu le bien, à nous-mêmes le mal, c'est l'humilité. Au contraire, prétendre être quelque chose par soi, vouloir s'égaler à Dieu, s'ériger en maître des choses, des événements et de la vie, et surtout s'estimer sans raison au-dessus de ses semblables, — et on est toujours sans raison, puisque nous ne pouvons connaître ce que valent les autres, — cela c'est de l'orgueil, c'est-à-dire de la déraison et de la folie.

« Mais, me direz-vous, il est des choses dont l'homme, semble-t-il, a bien le droit de s'enorgueillir. » — Et lesquelles donc ? vous demanderai-je.

Est-ce la beauté du corps ? Mais vous savez bien qu'il n'y a pas là de quoi, et qu'en cela nous n'avons aucun mérite. Il n'a pas tenu à nous ni même à nos parents que nous naissions bossus ou aveugles; autrement tous les enfants des hommes seraient beaux comme des anges.

Est-ce la richesse ? Mais la richesse ne confère que des avantages extérieurs, elle est fragile, elle impose des obligations plus que redoutables, s'il faut en croire et Jésus-Christ et tous les docteurs et tous les saints. Elle est le résultat soit de circonstances dont Dieu fut le maître, soit de notre activité qui est encore un don de Dieu. En tout cas, comme on l'a dit, si l'argent est un bon serviteur, c'est un bien mauvais maître.

Est-ce le pouvoir ? Mais les honneurs et les grades, outre qu'ils créent d'énormes responsabilités et ne sont pas sans des assujettissements multiples, ne sont pas la preuve de la valeur d'un homme. Ce ne sont pas toujours les plus capables qui commandent.

Est-ce la science ? Mais la plupart des savants ne font qu'apprendre ce que d'autres ont enseigné avant eux ; s'ils inventent, comme le nom l'indique, ils ne font que trouver, découvrir ce que Dieu a mis de secrets dans la nature, et enfin leur intelligence est elle-même l'œuvre de Dieu. Aussi les vrais savants sont-ils souvent bien modestes, reconnaissant qu'au total ils ne savent presque rien.

Est-ce la vertu enfin ? Ah ! m. f., la vertu surtout est un don de Dieu. Sans doute elle est l'œuvre de la volonté, mais on peut dire aussi que les circonstances, le tempérament, l'éducation et particulièrement les grâces d'En-haut en sont les principaux artisans. Du reste, une vertu qui se vante et s'enorgueillit d'elle-même n'est déjà plus une vertu. Rappelez-vous la parabole du pharisien qui se flattait devant Dieu de n'être point comme les autres hommes. Dieu préféra l'âme pécheresse mais repentante du publicain aux aumônes et aux jeûnes de cet orgueilleux dont le cœur était plein de vices cachés et qui faisait le bien pour être vu des hommes.

III. — *Où l'on voit de l'orgueil mal placé*

Rien donc ne justifie l'orgueil ; nous venons de le constater. Mais voici un bien autre mal.

Il est des choses, et de ce nombre sont celles dont je viens de parler, qui de leur nature sont des sources de tentations d'orgueil, et quoique, aux yeux de Dieu, ces mouvements de la superbe soient inexcusables, ils ont cependant quelque apparence de légitimité. Il en est d'autres, au contraire, opposées aux premières, qui semblent faciliter l'humilité et la rendre moins pénible. Or, phénomène étrange, de nos jours surtout plus que jamais, la foule prétend en tirer orgueil et vanité.

La laideur d'abord, ou mieux l'insignifiance, pour employer un terme plus juste. Ceci soit dit pour certaine jeunesse qui, n'ayant aucun avantage physique bien marqué, affiche souvent des prétentions qui font sourire. Qu'elle sache bien, cette jeunesse, que la beauté n'est pas au dehors, dans l'harmonie des traits, dans la coquetterie des toilettes ou autres agréments, mais dans l'âme et dans le cœur. Une belle âme fait resplendir le corps qu'elle habite, et l'on a eu raison de dire que des yeux levés au ciel sont toujours beaux.

La pauvreté ! Oui, il est des pauvres orgueilleux qui n'admettent pas qu'on fasse la moindre allusion à leur pauvreté, qui le prennent de très haut avec ceux dont ils ont le plus grand besoin, qui manquent de reconnaissance envers leurs bienfaiteurs et, par orgueil toujours, se livrent à des dépenses superflues et de pure ostentation. Et ceci est encore un effet des théories à la mode dont la réflexion suivante, qui court les rues, est bien l'expression : « Pourquoi ne serais-je pas comme les autres ? Et pourquoi ne m'offrirais-je pas ce dont jouissent les autres ? »

L'ignorance ! Quand on a lu son journal, parfois sans le comprendre, on croit qu'on peut trancher en docteur toutes les questions. C'est à qui réformera la société, la politique et la religion. N'émettez pas, pour la religion surtout, de laquelle seule je dois m'occuper ici, la prétention d'en savoir un peu plus que ces gens-là touchant les choses de Dieu, de l'âme et de l'éternité, sur l'Eglise et ses institutions, y ayant consacré toute votre vie. Ils vous répondront par un « Qu'en savez-vous ? » dédaigneux, vous jetteront à la face une ou deux objections, vieilles comme le monde, mais peut-être insolubles et irréfutables, non point à cause de leur valeur, mais parce qu'elles ne reposent sur rien et que contre le néant on est impuissant.

Il y a enfin l'orgueil du vice. Que de fois, de nos jours, on entend émettre des prétentions à se dire bons chrétiens, par des gens qui sont de vrais impies, qui ne prient guère ou ne mettent presque jamais les pieds à l'église ; des prétentions à l'honnêteté et à la vertu, par des personnes dont la vie est un tissu de fautes et de péchés ! Aussi n'ont-ils, ces gens, rien à se reprocher et ils sont sûrs d'aller en paradis, si, ajoutent-ils, « s'il y en a un ! »

A ce défaut se rattache un autre travers que je tiens à signaler : on est excessivement susceptible et irritable. Un manque d'égard ou involontaire ou supposé est regardé par certains, surtout par ceux qui ont le plus de raisons d'être humbles et modestes, comme un péché irrémissible. Vraiment, on ne fait

pas cas de leur dignité et de leur importance, en ne les traitant pas mieux ! S'il s'agit d'une remontrance, d'une remarque, d'une observation charitable, le résultat est le même. Eux auront le droit de critiquer, de mépriser, voire de calomnier tout ce qui est respectable ; mais vous n'avez pas le droit de toucher à leur grandeur, même pour leur faire du bien.

* *

Ce sont là, m. f., — vous devez le reconnaître, — des remarques bien vraies et qui, je l'espère, vous seront de quelque utilité, si vous voulez bien y réfléchir. La matière, je le sais, est assez délicate, et un grand orateur, Bourdaloue, qui connaissait bien le cœur humain, a dit avec raison que « l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur ; pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait pousser des hauts cris. »

Au lieu de crier, les orgueilleux feront mieux de se rappeler que Dieu a maudit les superbes, que pour leur orgueil il a jeté les mauvais anges en enfer et abrégé les jours du roi David. Qu'ils songent que Jésus-Christ, leur Rédempteur, a voulu naître humble d'une Mère humble, que précisément il a choisie à cause de son humilité ; qu'il s'est proclamé humble et a recommandé constamment l'humilité à ses disciples. « Si vous n'êtes pas comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Ce n'est pas moi qui le dis ; c'est la Vérité incarnée, N.-S. Jésus-Christ ; croyons donc à sa parole et mettons-la en pratique. Ainsi soit-il.

Reddition de l'Image de la Nativité

Partout on considère la charge de porter les images de la Sainte Vierge et des saints comme un honneur en même temps qu'un bonheur. Et c'est avec raison, car cette charge touche de très près au culte des saints, et ce culte extérieur est toujours quelque chose de profondément honorable et avantageux si on le considère avec les yeux de la foi. La Ste Vierge et les saints, en effet, n'ont pas coutume de se laisser vaincre en générosité, et ils ne manquent jamais de payer abondamment par leur intercession tous les soins et toutes les marques de vénération qu'on a pu leur donner.

Pourquoi alors en certains moments s'empresse-t-on si peu à rechercher cet honneur et à demander cette charge ? Est-ce l'honneur qui déplaît ou que l'on méprise ? Non assurément. Mais à côté de l'honneur il y a un devoir. Il faut répondre par sa manière d'agir à l'honneur que l'on reçoit. On s'engage par le fait à certaines réserves qui sans doute s'imposent à tout le monde, mais d'une manière plus particulière aux personnes qui ambitionnent l'honneur de porter l'image de la Sainte Vierge ou quelques-uns des ornements consacrés à son culte. « Noblesse oblige », dit-on souvent, et c'est ici le cas de le répéter. C'est une charge qui honore, mais aussi que l'on doit honorer par une conduite régulière, édifiante, au-dessus de toute critique méritée, en un mot digne de la céleste Maîtresse au service de laquelle on s'engage. C'est ce que la paroisse et le bon sens demandent de quiconque se charge de porter les images de la Mère de Dieu.

Vous qui avez porté cette image depuis deux ans et qui la remettez aujourd'hui, n'oubliez jamais l'honneur qui vous a été fait ; n'oubliez pas Celle dont vous avez porté l'image : que son souvenir soit pour vous un avertissement et une lumière dans toutes les circonstances de votre vie. Si vous cessez de prendre soin de cette image, ne cessez pas de prier, d'honorer et d'invoquer toujours la Sainte Vierge qui y est représentée : vous y trouverez lumière et force quand vous en aurez besoin.

Et vous à qui l'honneur est accordé de porter à votre tour l'image de la Nativité, j'ai la confiance que vous vous appliquerez à reproduire dans votre conduite et vos paroles l'exemple de Marie. Que vos soins ne s'adressent pas seulement à l'image, mais aussi à la Sainte Vierge elle-même, et que votre piété intérieure soit en proportion des attentions que vous donnerez à cette image.

De cette façon, mes chères enfants, vous vous assurerez l'une et l'autre la protection de Marie et son amitié pour le temps et l'éternité.

POUR LA FETE DE S. GORGON

(9 septembre)

SA VIE ET SON MARTYRE

Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.
En regardant la fin de leur vie, imitez leur foi.
(Héb., XIII, 7).

Mes frères,

Nous sommes assemblés en cette église pour célébrer le saint Patron de notre paroisse, S. Gorgon, martyr de Nicomédie. Chaque année, nous aimons à rafraîchir le souvenir de notre saint protecteur et à renouveler les bonnes résolutions qu'il nous suggère. « Tout ainsi, dit S. Basile, que les abeilles sortent de leur ruche, quand elles voient le beau temps, et parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée ; de même aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs mémoires, pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus. » (*Homil.* XVIII, n. 1).

Aussi je voudrais vous montrer en S. Gorgon l'*officier romain*, le *chrétien*, le *martyr*, le *saint*.

I. — *L'officier romain*

Il est hors de doute que les familiers des grands sont très puissants auprès de leurs maîtres, lorsqu'ils sont investis de leur confiance. L'art de placer un mot, de faire poindre une remarque, de glisser une recommandation discrète, n'est-il pas comme la préface de la décision prise par un supérieur ? Voilà pourquoi les habiles, les amateurs de combinaisons montent volontiers « l'escalier de service ». Lorsque la confiance est mal placée, les conséquences en sont désastreuses. Par contre, lorsque ce crédit est entre les mains de gens à la conscience droite, juste, désintéressée, soucieuse du bien public et de l'intérêt général, il est louable et bienfaisant.

Gorgon était premier chambellan de l'empereur Dioclétien et exerçait cette fonction avec Dorothée et Pierre. Ils étaient tous trois comblés de biens, très influents dans toutes les affaires, avaient les pleins pouvoirs de la confiance impériale, vivaient à la cour superbe et fastueuse. Aussi Eusèbe de Césarée, qui a vécu dans son siècle, dit de Gorgon et des compagnons de son martyre que l'empereur les aimait comme ses propres enfants. (*Hist. Eccl.*, VIII, 6). Favoris de l'empereur, ils étaient au faîte des

honneurs et leur puissance s'étendait avec l'empire romain, c'est-à-dire par tout le monde. Quel contraste avec la qualité de chrétien !

II. — *Le chrétien*

En ces temps-là, les chrétiens étaient l'objet de la risée, du mépris, de la haine, des exécrations ; ils étaient, ainsi que le dit l'Apôtre, regardés « comme les ordures et les excréments de la terre » (I Cor., IV, 13). C'étaient des incestueux, des magiciens, des parricides, qui égorgeaient et mangeaient leurs propres enfants dans des sacrifices, la nuit. Les moins cruels les faisaient passer pour de pauvres insensés, des esprits faibles qui s'adonnaient à de vaines superstitions. Les prisons étaient remplies de ces chrétiens, qu'on condamnait sans forme ni procédure et qu'on faisait mourir par tout ce qu'une ingénieuse cruauté peut inventer de plus inhumain. Ne les jetait-on pas aux bêtes : « *Christiani ad bestias*, les chrétiens aux bêtes ! » pour divertir le peuple romain, quand il était las des sanglants spectacles des gladiateurs ?

Gorgon le savait bien, mais rien, ni la perte de la grandeur humaine, ni la menace des pires supplices, ne pouvait ébranler sa foi chrétienne, dont il était l'ardent apôtre par son zèle pour ses devoirs d'état, par ses sages conseils, par sa vie exemplaire. Bon nombre d'officiers de la maison impériale professaient le christianisme.

Aussi on comprend les transports de rage qui s'emparèrent de Dioclétien, quand il apprit qu'il logeait des chrétiens chez lui. Bientôt Gorgon et ses compagnons subiront le martyre.

III. — *Le martyr*

Dioclétien était fou de rage. Il les fait arrêter et leur ordonne de sacrifier aux idoles, mais tous se mettent à chanter : « Les dieux des nations sont des démons : c'est le Seigneur qui seul a fait les cieux. »

Le peuple crie au blasphème et réclame la punition des ennemis des dieux. Dioclétien, au paroxysme de la colère, ordonne de les frapper avec des lanières de cuir à balles de plomb et de les déchirer avec des peignes de fer. Pierre est le plus odieusement maltraité : il est suspendu et on lui arrache la chair de dessus les os qui paraissent à découvert.

« César, s'écrie alors Gorgon, s'adressant à Dioclétien, pourquoi infliges-tu à notre compagnon une peine plus sévère qu'à nous-mêmes ? Ne sommes-nous pas tous condamnés par une même sentence ? Le crime dont il est accusé ne l'avons-nous pas tous commis et avoué ? Oui, notre foi, notre culte, nos sentiments sont unanimes. Jusqu'à présent, ô empereur, nous t'avons servi fidèlement ; laisse-nous désormais servir notre Dieu, qui nous a créés... Que tu le veuilles ou non, nous sommes à Dieu... Encore un mot, César : je t'exhorte à calmer cette fureur insensée, si tu ne veux pas, malheureux, être livré aux peines éternelles. Les tourments que tu fais subir aux serviteurs de Dieu auront une fin ; mais les supplices que tu te prépares ne cesseront jamais. »

Dioclétien se trouble. Il a en face de lui un officier issu du plus noble sang de l'empire, l'homme vertueux, sage, l'ami fidèle, dévoué, qui a habité le palais impérial pendant si longtemps et a vécu dans son intimité. Comment le faire mettre à mort ?

Alors Dioclétien change de méthode, il remplace la menace par la flatterie. Il promet à Gorgon les plus hauts grades dans son palais et sa milice, s'il veut adorer les dieux. Sur le fier refus qui lui est asséné, l'empereur commande qu'on charge le chrétien de chaînes et qu'on le jette, pieds et mains liés, dans une infecte prison.

Le lendemain, Gorgon et Dorothée comparaissent devant le tribunal de leur persécuteur :

— « Songez, leur dit celui-ci, à sauver votre honneur et votre vie, car vous allez, selon le parti que vous prendrez, subir une mort honteuse ou obtenir de grandes faveurs. Si, obéissant à mes ordres, vous voulez vivre, vous aurez le premier rang parmi les grands de mon empire ; si vous préférez mourir, on vous arrachera la vie dans les plus atroces tourments. Votre opiniâtreté et l'injure faite aux dieux immortels ne pourraient demeurer impunies. »

— « Le Christ qui nous a appelés à la foi, répond Gorgon, nous soutiendra par sa grâce dans l'épreuve que tu prépares. Voici que le Christ nous attend pour nous conduire à la gloire éternelle. La souffrance que nous allons affronter par ton ordre passera vite, mais la récompense promise n'aura pas de fin. »

Alors l'empereur fait suspendre au chevalet Gorgon et son compagnon et les fait déchirer avec des ongles de fer. Le sang ruisselle de tous côtés, « les nerfs et les os sont à découvert ; la peau est toute déchirée, ce n'est plus leurs membres, mais leurs plaies qu'on tourmente. »

Et les martyrs se réjouissent avec l'Apôtre (Gal., VI, 17) de voir qu'il n'y a aucun endroit sur leurs corps où la passion de leur Maître crucifié ne soit imprimée.

Pour aviver leurs douleurs, on frotte leurs plaies avec du sel et on les arrose de vinaigre.

Regardant le ciel, ils endurent ce nouveau supplice comme une nouvelle grâce que Dieu leur fait, pour accomplir en leur personne, aussi bien qu'en Jésus-Christ, la prophétie du psalmiste : « Ils ont ajouté d'autres tourments à la douleur de mes plaies » (LXVIII, 27).

La rage de la cruauté fait trouver de singuliers et atroces tourments. Le tyran fait coucher les saints martyrs sur un gril de fer pour les brûler. « Quel horrible spectacle ! s'écrie Bossuet, Gorgon étendu sur un lit de charbons ardents, son corps fondant de tous côtés par la force du feu et nourrissant de ses entrailles la flamme qui le dévorait. Autour de lui s'élevait une vapeur noire, produite par l'exhalaison des graisses de sa chair, qui le suffoquait, et que le tyran humait pour assouvir sa fureur insatiable. » Plus les martyrs souffraient, plus leur joie grandissait, nourrie par la grâce divine : « Gloire à vous, Seigneur, disent-ils, qui avez daigné recevoir vos serviteurs comme de vivantes hosties ; la fumée qui s'échappe de nos corps et monte vers vous nous obtient le pardon de nos fautes ; elle nous méritera de siéger dans le paradis à côté de vos fidèles martyrs dont nous partageons les souffrances. Souvenez-vous, Seigneur, de notre fragilité et de votre bonté miséricordieuse; fortifiez-nous dans cette dernière épreuve. Que votre main se lève et nous protège contre les assauts du démon ; venez, Seigneur, secourez-nous, et, à cause de votre nom, délivrez vos serviteurs. »

Rebuté par la constance des martyrs, ne pouvant plus ni supporter leurs reproches, ni écouter les louanges qu'ils donnent à Jésus-Christ de leur voix mourante, désespérant de triompher d'eux par de nouveaux tourments, l'empereur les fait étrangler par les bourreaux.

Telle fut la fin de S. Gorgon, qui avec ses compagnons méprisa le monde dans ses promesses et ses menaces, dans ses délices et dans ses tourments.

IV. — *Le saint*

Le Martyrologe romain relate la mort de ces héros chrétiens en ces termes, le 9 septembre : « A Nicomédie, passion des saints martyrs Dorothée et Gorgon, qui, parvenus aux plus hautes dignités à la cour de Dioclétien Auguste, ne laissèrent pas de témoigner de l'horreur pour la persécution que cet empereur exerçait contre les chrétiens ; aussi les fit-il suspendre en l'air et déchirer par tout le corps à coups de fouet, en sa présence ; puis, les ayant fait écorcher, il ordonna de répandre du sel et du vinaigre sur leurs chairs mises à nu, pour ensuite les faire rôtir sur un gril, et enfin étrangler avec une corde. Longtemps après, le corps de S. Gorgon fut porté à Rome et inhumé sur la Voie latine, d'où on le transféra dans la basilique de St-Pierre. »

Le Martyrologe de France signale aussi la fête du saint martyr : « Au diocèse de Versailles, S. Gorgon, cité au Martyrologe romain de ce jour. » A Rome, comme à Nicomédie, le peuple venait en foule pour honorer le saint martyr et de nombreux miracles eurent lieu. Le pape S. Damase dédia à S. Gorgon une de ses plus belles épitaphes et le pape Gélase, au v^e siècle, composa une messe en son honneur.

Le culte de S. Gorgon ne resta pas cantonné dans la Ville éternelle. Lors de son second voyage à Rome, en 765, S. Chrodegand, 2^e archevêque et 37^e évêque de Metz, sollicita du pape Paul I^er des reliques de saints pour les abbayes de son diocèse. Le pape lui accorda de très insignes reliques des saints martyrs Gorgon, Nabor et Nazaire. Les reliques de S. Nabor furent données à l'abbaye d'*Hilariacum* ou de Celle-Neuve (St-Avold) ; celles de S. Nazaire à l'abbaye de Lorsch ou Lauresheim, au diocèse de Worms ; celles de S. Gorgon à l'abbaye bénédictine de Gorze. Les reliques de S. Gorgon que Rome avait gardées, dans le partage fait avec S. Chrodegand, furent déposées au IX^e siècle, par le pape Grégoire IV, en la chapelle ou confession de S. Grégoire le Grand, dans la basilique de St-Pierre, disent les Bollandistes.

La translation des reliques s'était faite en grande pompe et avait été accompagnée de nombreux miracles. Et ce fut grande fête, le 15 mai 765, en l'abbaye gorzienne, quand S. Chrodegand déposa lui-même la châsse vénérée dans l'église de l'abbaye, qui s'empressa d'adopter S. Gorgon comme son patron principal. « Huit siècles de vie et de grandeur ont pleinement justifié sa confiance dans la protection de l'illustre saint. »

Le cardinal Jean de Lorraine, fils du duc René II et de Philippe de Gueldre (qui entra chez les Clarisses de Pont-à-Mousson), fut élu évêque de Metz en 1501 et abbé commendataire de Gorze en 1508. Après les grandes épreuves que l'abbaye eut à subir à cette époque, il fit recueillir un certain nombre de reliques dispersées et les remit à sa mère. La châsse, entre autres reliques, contenait plusieurs ossements de S. Gorgon. Les Clarisses conservèrent jusqu'à la Révolution ce précieux dépôt, qui fut secrètement transporté à Essey-en-Woëvre, canton de Thiaucourt, par la dernière abbesse du monastère Marie-Charlotte Barbel. Quand l'église abbatiale de Gorze fut pillée, le 29 avril 1543, les châsses devinrent la proie de la soldatesque. Des religieux recueillirent pieusement les reliques dispersées qui furent déposées dans le reliquaire transporté à Essey, ainsi que l'indique un parchemin conservé dans la châsse d'Essey [1].

La cathédrale de Metz possédait au XVII^e siècle, et sans doute jusqu'à la Révolution française, le chef de S. Gorgon, précieusement enchâssé. On le portait dans les processions solennelles, en chantant les litanies que conserve un très vieux manuscrit de la bibliothèque municipale de Metz. A la procession du second jour des Rogations, lorsqu'on arrivait à l'église St-Gorgon, située devant la *grande Eglise* (cathédrale), sur la place d'Armes, et qui fut détruite en 1755, on chantait les invocations à S. Nabor, à S. Nazaire, aux saints Gervais et Protais, et à S. Gorgon.

Le culte de S. Gorgon est resté vivant dans le diocèse de Metz, où des paroisses honorent comme patron ce saint martyr. Il en est de même de plusieurs paroisses dans les diocèses de Nancy et de Toul, de St-Dié, etc. Gorze exerçait une grande influence dans la contrée, et ses moines durent inculquer autour d'eux une particulière dévotion pour ce généreux martyr. On dit encore que lors de la translation de ses reliques, plusieurs paroisses, où fit halte le pieux convoi, voulurent prendre S. Gorgon comme patron.

* *

M. f., nos ancêtres tenaient en haute piété le martyr de Nicomédie. Restons ou redevenons fidèles à cette pieuse tradition. Imitons la foi, le courage de S. Gorgon. Sans doute nous ne serons pas obligés de souffrir les mêmes peines, mais comme nous participons à la même foi, nous devons entrer dans les mêmes sentiments. Soyons les témoins de N.-S. Jésus-Christ. Si la souffrance s'abat sur nous, sachons qu'elle nous sépare, nous détache, « tout ainsi que le feu sépare de l'or ce qui s'y mêle d'impur » (Sag., III, 6). Les tribulations produisent la souffrance, la souffrance fait l'épreuve, l'épreuve produit l'espérance, et celle-ci ne sera pas trompée (Rom., v, 41). Ainsi soit-il.

SERMONS D'ADORATION PERPETUELLE

I

LE MYSTÈRE DE FOI

Mes frères,

S'il est, dans notre sainte religion, un mystère de foi, c'est bien celui de l'Eucharistie. Comme l'a si bien dit S. Thomas, « la vue, le toucher, le goût s'y trompent, seule la foi peut nous découvrir la sublime réalité ». Nous savons et, comme le grand Docteur, nous croyons fermement que Jésus est réellement présent dans l'Hostie consacrée, qu'il y est tout entier avec son corps, son sang, son âme et sa divinité; mais il nous faut pour cela dépasser les apparences, et seule la foi peut nous montrer le Christ sous les voiles eucharistiques.

Essayons donc, m. f., d'affermir en cette fête notre foi en l'Eucharistie ; et voyons d'abord en quels termes Jésus nous présente ce mystère ; nous examinerons ensuite, à la lumière de l'Evangile, com-

[1] Un fragment de cubitus fut extrait de la châsse d'Essey et donné à l'église d'Euvezin, le 18 août 1849. — Les Clarisses avaient déjà tiré de la même châsse et donné à l'église de Fey-en-Haye un fragment de crâne.

bien vraie et combien puissante est la parole du divin Maître.

I. — *Les paroles de Jésus sur l'Eucharistie*

1. Avant d'instituer le sacrement de son amour, Jésus l'avait *annoncé* aux Juifs de Capharnaüm dans les termes les plus clairs. C'était au lendemain de la multiplication des pains, et dès le matin la foule enthousiaste s'était portée à sa rencontre, plus avide de prodiges que de vérité. Jésus leur annonce un autre pain « qui descend du ciel et qui donne la vie au monde ». Et comme les Juifs réclament ce pain merveilleux, Jésus précise sa pensée et son enseignement : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim, celui qui croit en moi n'aura jamais soif... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. » Les Juifs s'étonnent de plus en plus : « Comment cet homme, disent-ils, peut-il nous donner sa chair à manger ? » Et Jésus de répondre : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage » (Jean, VI).

Certes, ce langage est renversant, cette promesse est déconcertante. Beaucoup de Juifs secouent la tête et s'en vont ; et sans doute emportent-ils cette conviction que Jésus est un personnage étrange et un illuminé que les gens raisonnables ne peuvent suivre et entendre plus longtemps. Pour nous, partageant volontiers la conviction des apôtres, avec eux nous disons au divin Maître : « A qui donc irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Et nous retenons surtout la clarté, la précision et l'insistance de Jésus.

Le pain qu'il donnera, c'est sa chair, car elle est vraiment une nourriture ; le breuvage qui l'accompagnera sera son sang. Peut-on faire mieux comprendre qu'il ne s'agit nullement d'une manducation spirituelle ou d'une simple communion de pensée, ou d'amour ? Et Jésus insiste et complète son enseignement, logique avec lui-même : « Je suis le pain de vie », ce qui veut dire que ce n'est point sa chair et son sang séparés qu'il donnera pour la vie du monde, mais lui-même tout entier, dans son humanité intégrale, avec son cœur aussi et vivant. Enfin, il est « le pain vivant descendu du ciel », c'est-à-dire le Verbe éternel, le Fils de Dieu, et c'est en cette qualité qu'il apporte la plénitude de la vie, puisée au sein de Dieu.

Telle est la promesse, voici maintenant la réalité.

2. C'est le soir du Jeudi Saint, dans la salle du Cénacle, préparée et ornée pour la circonstance ; à la fin du repas, traditionnel chez les Juifs, qu'il a voulu prendre avec ses apôtres, Jésus saisit sur la table un morceau de pain, le bénit, le rompt et le donne aux siens en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Il prend ensuite une coupe où il verse du vin, puis ayant rendu grâces, il la présente aux mêmes avec ces paroles : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. » Et pour qu'on ne s'y trompe pas, semble-t-il, il ajoute : « mon corps qui sera livré pour vous, mon sang qui sera versé pour vous » (Luc, XXII, 19-20). Ainsi, comme plus haut, il n'y a aucune équivoque, aucun doute ; nul n'osera dire que Jésus n'a pas versé dans la Passion son vrai sang, donné vraiment sa vie ; donc il est impossible de mettre en doute la présence réelle, puisque il y a identité entre le corps du Christ en l'Eucharistie et le corps livré sur la croix, entre le sang du calice et le sang versé dans la Passion.

3. Enfin, pour assurer la continuation du mystère, la permanence du Pain vivant et sa distribution au monde, Jésus donne à ses apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de faire la même merveille, de changer le pain en son corps et le vin en son sang : « Faites ceci en mémoire de moi. Et chaque fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (I Cor., XI, 24-25), c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

M. f., si nous croyons à la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, c'est uniquement à cause de sa parole, puisque cette mystérieuse présence échappe à tous nos sens ; mais la parole du Christ ne trompe pas, et elle est toute-puissante. C'est ce qu'il nous reste à examiner.

II. — *La parole de Jésus ne trompe pas*

Si un homme, aujourd'hui plein de vie, venait vous dire : « D'ici quelques mois j'aurai trouvé la mort, mais le troisième jour qui suivra ma mise au tombeau, je me réveillerai de mon sommeil, je soulèverai moi-même la pierre de mon sépulcre, et je reviendrai, tout brillant de lumière et de gloire, me promener parmi les vivants, » vous ne le croiriez point, vous le traiteriez d'insensé et de fou. Et pourtant Jésus a fait à ses disciples cette mystérieuse révélation, alors qu'il parcourait avec eux les routes et les bourgades de Palestine.

Une première fois, à Césarée de Philippe, après avoir demandé à ses apôtres ce qu'on dit de lui, et obtenu l'admirable confession de Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » Jésus fait connaître aux siens la destinée du Messie : « Il faut qu'il aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup,... qu'il meure, et qu'il ressuscite le troisième jour » (Mt., XVI, 21). Quelque temps après, traversant la Galilée, il revient sur le même sujet : « Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir, et le troisième jour après sa mort, il ressuscitera » (Mc., IX, 30).

Le temps passe, les mois se succèdent, et Jésus, montant à Jérusalem, explique à ses disciples ce qui l'attend dans la ville sainte : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes. Ils le condamneront à mort, et le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé et crucifié ; et il ressuscitera le troisième jour » (Mt., XX, 17-19).

Enfin nous sommes arrivés au soir du Jeudi Saint ; après la Cène, au moment de se rendre au Jardin des oliviers, Jésus avertit ses apôtres des événements prochains ; il sait leurs préjugés et leur faiblesse, il prévoit qu'ils seront déconcertés et troublés ; il voudrait qu'avertis, ils ne se laissent point abattre et qu'ils gardent confiance. Aussi leur dit-il : « Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion d'étonnement et de scandale, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée » (Mt., XXVI, 31-32).

Telle fut la prophétie, nette, claire et souvent réitérée ; si souvent que même les ennemis de Jésus la connaissent. Mais par contre personne n'y croit : ni les Princes des prêtres qui font sceller et garder le sépulcre, de crainte que les disciples ne viennent en-